Zeitschrift: Théologie et philosophie : compte-rendu des principales publications scientifiques à l'étranger

Band: 2 (1869)

Artikel: De la critique comme science

Autor: Cocorda, Oscar / Mazzarella, B.

DOI: https://doi.org/10.5169/seals-379084

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 17.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

DE LA
CRITIQUE COMME SCIENCE

PAR

B. MAZZARELLA [1]

I.

Pour définir clairement la critique comme science, il faut d'abord connaître les idées qui ont cours dans le monde à ce sujet.

Les uns la considèrent comme la tâche de découvrir et de censurer les défauts d'autrui, travail facile, mais nuisible, parce qu'il enfle sans rien édifier. C'est la critique malveillante, la *critique pour critiquer*.

D'autres la réduisent au *bon sens*, oubliant que le bon sens lui-même doit être soumis à la critique. Le bon sens est une qualité qui doit orner le critique et se retrouver dans toutes les sciences, mais il n'est pas un principe de science. Il n'est pas non plus le principe de la critique.

D'autres pensent que la critique est une affection spontanée, une passion individuelle des critiques, et la confondent avec la *controverse*. C'est la séparer de la vérité positive, et la réduire à un rôle purement négatif. L'action sociale, l'espèce de sacerdoce qu'on lui attribue ne peut que faire des victimes et accumuler des ruines. La critique négative est une sœur du scepticisme. Il faut distinguer entre la controverse et la critique; celle-là peut ouvrir la voie, mais celle-ci doit penser à reconstruire. Au travail de destruction doit présider la vérité édificatrice. La critique préside à tout.

[1] *Della Critica*. Libri Tre, di B. Mazzarella. Vol. II. *Della Critica come Scienza e come Arte*. Genova, 1868, un vol. in-8 de 320 pages. Ce volume contient les deux derniers livres qui feront chacun le sujet d'un article. — Voyez le *Compte-Rendu* du 1er Juin et du 1er Septembre 1868.

Quelques-uns, tout en unissant la critique au *bon goût*, voudraient la soumettre au *génie*. Ils ne savent pas que le génie lui-même doit avoir une méthode, des principes, et que ceux-ci doivent passer au crible de la critique, sans laquelle le génie meurt.

Quelques autres assimilent la critique à la *recherche de la nouveauté*. C'est la confondre avec l'*invention*, qui elle aussi doit être soumise à la critique. C'est d'autre part la séparer violemment du passé, de l'histoire, et la priver de l'harmonie scientifique.

Pour ceux-ci, la critique n'est que la *science des limites;* ils oublient que, pour connaître les limites, il faut remonter à des principes supérieurs qui les fixent. La critique distingue la limitation naturelle qui réside dans la vérité elle-même et la limitation artificielle qui n'est qu'une arme du dogmatisme ou du scepticisme. La critique juge donc des limites.

Pour ceux-là, la critique est un travail de pure *comparaison*. Mais la comparaison, elle aussi, repose sur des principes, sur une méthode que la critique ne peut négliger. Certes, la critique comparative est fort instructive, mais elle n'embrasse pas toute la critique. Réduite à la comparaison, la critique serait la servante du scepticisme. La grande vertu de la critique est en ceci qu'en comparant le passé avec le présent, elle marche vers l'avenir.

Une école moderne veut laisser l'abstrait pour le concret, la métaphysique pour l'histoire, la philosophie pour la philologie, et se borner à la *critique historique et littéraire*. Soit; mais on ne peut aborder l'histoire et la philologie sans principes, sans méthode, et ceux-ci doivent être fixés par la critique comme science.

Une autre opinion récente, réagissant contre l'immobilité du passé, et confondant la vie avec le mouvement et le progrès, définit la critique *l'esprit de changement*. Or, le changement ne procède pas au hasard, car s'il n'y a pas de lois, il n'y a pas de critique. Et s'il y a des lois, la critique domine le mouvement et possède un caractère scientifique.

Enfin une tendance superficielle pousse, de nos jours, des esprits d'élite à appeler la critique un *droit*, le *droit suprême*. Oui, la critique a des droits, mais elle a aussi des devoirs, et elle est un devoir. Elle n'est même un droit que parce qu'elle est un devoir. Ceci n'est pas seulement une pensée morale, c'est le fondement de la critique comme science.

II.

Comme le génie se distingue de l'intelligence dont il est la force (*Muratori*) et du sens commun dont il est le juge (*Vico*), ainsi la faculté critique se distingue de la faculté du jugement, dont elle est le développement conscient, et le génie critique se distingue de la faculté critique, dont il constitue la puissance.

Investigateur audacieux et subtil, promoteur des fortes études, passionné de la méthode, enclin à l'ordre et à l'organisation, tendant à la controverse ; difficile à contenter, préférant le doute à la croyance et les précautions aux décisions, caressant l'hypothèse ; ami de la lutte et de la discussion, au sein desquelles il se fortifie, ennemi de la pure érudition et de la pédanterie, plus ennemi encore du dogmatisme et du scepticisme qui n'est qu'un dogmatisme travesti; à la fois historique et comparatif, tour à tour analytique et synthétique; embrassant avec amour le passé, le présent et l'avenir, résumant l'homme et le monde, véritable microcosme intellectuel; résidant au plus profond de la nature humaine, dans la conscience; jaillissant des besoins indestructibles de l'esprit et du cœur; dominant et dirigeant les sciences, les arts et la civilisation; souverainement indépendant de toute autorité, et conscient de son indépendance; pénétré de son devoir et de son droit, de sa faiblesse et de sa force; convaincu de son essence et de sa mission morales; multiple dans ses moyens, un dans son but; — tel est le vrai génie critique, dont l'histoire moderne atteste la puissance, et dont la philosophie, la logique et la psychologie devraient tenir meilleur compte, puisque c'est lui qui donne naissance à la critique et la rend possible comme science.

III.

Si la critique est la fille du génie critique, si elle n'est ni la faculté de juger, ni le jugement lui-même, si elle ne doit être assimilée ni avec l'activité ni avec l'objet de celle-ci, s'il ne faut la confondre ni avec la passion, ni avec la prudence, ni avec le bon goût, ni avec le progrès — qu'est-elle donc?

Elle est une discipline relative au jugement et à la faculté de juger, un acte de l'esprit qui rentre en lui-même pour s'examiner, une méthode qui pèse les systèmes.

Elle est la méthode supérieure, la méthode par excellence, la méthode du ré-examen (*il metodo del riesame*). Elle est la méthode des méthodes (*il metodo dei metodi*).

Comment cette méthode est-elle une *science?* — Sans doute elle repose sur la raison, elle est le fruit de nombreux jugements et de sérieuses études, elle s'appuie sur l'histoire. Sans doute on distingue déjà entre l'*élément critique*, le *génie critique* et la *méthode critique*, comme l'on distingue entre la *critique de la raison* et la *critique de la science*, mais tout cela constitue-t-il une science à part?

Il y a deux espèces de *ré-examen :* celui qui examine, pondère et reproduit une œuvre, c'est le plus commun ; et celui qui se présente avec la conscience de lui-même, comme ayant un problème à résoudre, une méthode propre. Le problème de la critique, c'est l'esprit humain, c'est l'homme ; sa méthode, c'est l'homme rentrant en lui-même. « Reconnaître la nécessité et l'importance du ré-examen en soi, ses raisons, sa vertu, sa philosophie, voilà le fondement de la critique comme science. » La science et la conscience précèdent historiquement le ré-examen. La critique, c'est la conscience se retournant sur elle-même, s'examinant, se réduisant en méthode, s'organisant scientifiquement. Le ré-examen de la science peut être une critique, mais n'est pas la critique. Aussi longtemps que je reste dans l'examen de la raison et de l'histoire philosophiques, je ne sors pas de la philosophie ; mais si je juge les jugements, si je critique les critiques, si je pèse les méthodes d'autrui en ayant conscience de ma propre méthode, alors j'entre dans la critique scientifique. La critique n'est donc pas seulement une méthode qui a conscience d'elle-même, du problème à résoudre et des procédés à employer, car une telle méthode doit se rencontrer dans toutes les sciences, en philosophie comme en jurisprudence ; mais la critique scientifique est une méthode spéciale. Elle n'est pas non plus simplement la recherche consciente de la vérité, et ces paroles de Lessing : « Ce n'est pas la vérité déjà acquise, mais l'effort loyal pour l'acquérir, qui constitue la valeur de l'homme, » ne sont vraies qu'en tant que cet effort est uni à une critique libre [1]. La critique est donc une science à part, une discipline *sui generis*. M. Mazzarella la définit ainsi : « La critique est le ré-examen conscient de soi-même, l'examen porté sur sa propre conscience, et ré-examiné avec méthode, pouvant conduire au jugement suprè-

[1] On peut en dire autant des paroles de Vinet : « La vérité sans la recherche de la vérité n'est que la moitié de la vérité. » *(Note du Rapp.)*

me. » On peut expliquer la pensée de notre auteur en disant : La critique scientifique est cette science qui, après avoir ré-examiné toutes les méthodes critiques, enseigne la vraie méthode avec la conscience d'arriver à la vraie critique et de résoudre le problème.

IV.

Quel est le *besoin* qui donne naissance à la critique? L'étude des besoins est importante. L'étude des facultés nous laisse dans le vide et ne forme d'ailleurs que des psychologues. Si la psychologie a montré sa faiblesse, la critique doit révéler sa force ; elle la prouve par l'étude des besoins moraux et intellectuels. Cette étude fait connaître l'homme et la vie, elle forme les critiques. Le vide de la philosophie provient de ce qu'on a négligé les besoins ; l'examen de ceux-ci doit renouveler la science en commençant par la critique.

Historiquement, la critique n'occupe pas la première place ; elle est précédée par des faits et des besoins. C'est le besoin de juger les faits qui pousse à la critique. Ce besoin révèle en même temps la liberté individuelle et la communauté des esprits. Il est donc opposé à la fois à l'esclavage et à l'isolement philosophiques. Il est intimement lié à l'histoire et à la vie de l'esprit humain.

Si le besoin général de juger porte à la critique, le besoin de réexaminer conduit à la critique de la critique, à la critique scientifique, parce que l'esprit, tout en sentant l'insuffisance des solutions précédentes, pressent qu'il peut arriver à des solutions définitives. Cette conscience et cette confiance lui donnent le caractère d'une méthode qui jaillit, avec le besoin, des entrailles mêmes de l'esprit. Cette méthode, c'est la critique-science. Les erreurs dont l'histoire abonde, les désenchantements dont la vie est pleine, les contradictions de la philosophie, les variations des sectes religieuses, le cahos intellectuel et moral qui règne dans le monde, tout, en nous et autour de nous, nous pousse à chercher la paix de l'esprit dans la certitude. Qui nous la donnera? Le dogmatisme? Le scepticisme? L'éclectisme? Le sens commun? Non ; ni l'autorité, ni le doute, ni l'opinion ne peuvent satisfaire l'esprit. L'examen critique seul y parvient, l'examen non-seulement des idées et des faits, mais de l'esprit et du jugement, l'examen de l'examen, l'examen-méthode qui amène à la critique des critiques et constitue la critique comme science.

V.

Si le besoin du ré-examen engendre la critique, il pose un *problème*. Le problème de la critique est le problème des problèmes. Quel est-il?

Jaillissant de l'esprit, il doit être, comme lui, à la fois spéculatif et moral.

Comme problème spéculatif, il embrasse l'histoire dans le passé, l'état des esprits dans le présent et le progrès dans l'avenir. Il est donc la conscience, l'analyse et la synthèse du besoin.

Comme problème moral, il est l'expression de la liberté, de l'activité, de la vie pratique. Il implique donc la libre manifestation du besoin.

Le problème réunit donc l'élément rationel et l'élément moral. La raison spéculative et morale agit tout d'abord dans le besoin primitif; elle agit ensuite dans la formation du problème, elle agit enfin dans l'expression de celui-ci. Le problème est donc la critique en action du besoin, ou mieux le résultat de cette critique. On peut le définir : « Le résultat de la critique de tous les besoins, de toutes les forces et de toutes les facultés de l'esprit humain. » L'esprit spéculatif et moral est donc créateur dans l'éclosion du besoin, investigateur dans la formation du problème, organisateur dans l'expression de celui-ci. On le voit, la critique est supérieure aux autres sciences, à la philosophie et à la morale elles-mêmes, puisqu'elle embrasse les fondements de l'une et de l'autre, savoir les besoins moraux et philosophiques, et qu'elle pose à leur sujet un problème universel. Ce problème nous montre que la critique est une science.

VI.

Le problème de la critique étant donné, quelle en sera la *méthode*?

Une *méthode* ne signifie pas : *un chemin*, mais : *avec un chemin* (μετὰ-ὁδὸς), ce qui indique que l'esprit veut avoir la conscience du chemin qu'il suit. Cette conscience implique celle de la direction et celle de l'activité de l'esprit. La méthode consiste donc dans l'examen ou le ré-examen de tout ce qui compose le problème; elle désigne la conscience du problème. Mais si la critique elle-même

est déjà une méthode, et si le besoin d'où elle naît et le problème qu'elle pose sont conscients, qu'est-il besoin d'une nouvelle méthode qui soit la conscience du problème? N'est-ce pas là un hors d'œuvre? Non. La méthode a conscience de cette vérité que pour résoudre le problème il faut se servir de la même pensée qui a servi à le poser, et que la raison devant pour cela examiner ses idées et ses besoins, ne peut trouver la solution que dans la conscience du problème lui-même. Cette loi est le principe fondamental de la critique comme science; il en est aussi la méthode. La critique scientifique est une méthode vis-à-vis des autres méthodes; mais elle a elle-même sa méthode, le principe organisateur de ses propres principes. — On demande : A qui la première place? aux principes ou à la méthode? Question oiseuse. La méthode a des principes et les principes ont une méthode, on ne peut les séparer. La méthode est elle-même un principe. Il y a donc un *principe-méthode* pour la critique, et l'étude de ce principe établit les fondements de la science. La méthode est donc la critique anticipée de la critique scientifique, ou, si l'on veut, la critique est la méthode réduite à l'état de science. La méthode ainsi comprise a conscience du point de départ, du procédé et du but, du problème tout entier et d'elle-même. Dans ce jugement de ses propres jugements, dans ce ré-examen de son examen, dans cette finale conscience de sa conscience, dans la méthode, en un mot, réside la puissance du génie critique. Ainsi, comme il a été dit dans le premier livre, la critique est une méthode qui, indépendamment des objets auxquels elle s'applique, a pleine conscience d'elle-même, conscience de sa faiblesse en même temps que de sa force, conscience de sa liberté ainsi que de son devoir, conscience de sa spécialité comme procédé, et de son but comme discipline, conscience des besoins, des facultés et des forces de l'esprit humain, conscience de l'histoire et du travail antérieur, conscience du réel et de l'idéal, conscience du problème et des moyens de le résoudre, conscience de l'harmonie de toutes ces choses, en un mot, conscience de la conscience.

On le voit encore ici : la critique est supérieure à la métaphysique, qui ne cherche que l'idée, et à la psychologie qui n'examine que l'instrument de la pensée, car elle étudie un problème qui implique non-seulement l'idée, mais aussi le besoin, non-seulement l'intelligence, mais aussi la conscience; et elle le discute au moyen d'une méthode qui est *la conscience de soi-même*. La mé-

thode critique est donc la *conscience de la conscience*; c'est dire qu'elle a un caractère scientifique et qu'elle fonde la science.

VII.

Comparée aux autres méthodes, la méthode critique apparaît supérieure à toutes.

Elle est en effet supérieure aux méthodes philosophiques en général, qui sont toujours ou synthéthiques, ou analytiques, et procèdent ou *a priori* ou *a posteriori*; car elle réunit les principes et les faits, la raison et l'expérience, l'universel et le particulier.

Elle est supérieure à la méthode psychologique qui analyse minutieusement les facultés de l'esprit, mais qui les réduit à un fractionnement atomistique; car elle la contient, la met à sa véritable place et la fait concourir à la définition du problème.

Elle est supérieure à la méthode métaphysique qui étudie les idées et aboutit, par l'abstraction, à la synthèse de l'absolu; car elle l'implique aussi, la modère, et la fait entrer dans la composition du problème.

Elle est supérieure à la méthode empirique qui se tourne vers la réalité des faits, mais qui, en se fondant sur la sensation seule, mutile l'homme; car elle l'accueille dans ce qu'elle a de bon, l'unit à l'étude des idées et des besoins, et la fait ainsi servir à la constitution définitive du problème.

Elle est supérieure à la méthode rationnelle ou rationaliste qui, reposant sur la puissance de la raison, réduit tout à la logique; car elle se sert de la logique, la considérant, non comme le but, mais comme un moyen d'atteindre le but qui est la solution du problème.

Elle est supérieure à la méthode synthétique et à la méthode analytique; car elle les réunit en alliant l'analyse à la synthèse. La synthèse c'est le problème; l'analyse c'est l'examen des éléments du problème. La synthèse c'est la solution du problème, l'analyse, ce sont les applications et les conséquences de cette solution. La méthode critique est donc la méthode synthético-analytique.

Elle est supérieure à la méthode *a priori* et à la méthode *a posteriori*; à la première, abstraite, rationaliste et synthétique, qui se place en dehors des faits; à la seconde, rationaliste aussi, mais

empirique et analytique, qui se met au-dessus de la raison; à toutes les deux qui dans leur séparation sont impuissantes; car elle les estime dans ce qu'elles ont de bon et les réunit, non par la voie du syncrétisme, mais d'une manière vivante en les rattachant au besoin spéculatif et moral, à la conscience qui en est le siége, et au problème qui en est l'expression. La méthode critique est donc la connexion de l'élément *a priori* et de l'élément *a posteriori*.

Enfin, la méthode critique est supérieure aux méthodes des sciences naturelles, qui sont l'observation ou l'expérimentation, la comparaison ou la classification, et l'organisation ou la théorie; car celles-ci doivent toutes s'appuyer sur la critique, la première pour ne pas tomber dans l'empirisme, la troisième pour ne pas se perdre dans l'abstraction, et la seconde, qui leur sert de trait d'union, sous peine de ne rien conclure [1]. La méthode critique est donc leur fondement commun, et ces trois procédés qui, selon M. Max Muller, forment les trois périodes de toutes les sciences, sont les trois moments de la méthode critique.

La méthode critique contient donc toutes les autres; elle renferme et absorbe en elle-même tout ce qu'il y a de bon en elles toutes; elle greffe leurs rameaux sur le besoin de l'esprit, qui est le tronc de la vérité, pour en former l'arbre de la science; elle emploie tous leurs éléments à la réalisation de son but, qui est la solution du problème; elle les critique en détail et dans leur ensemble; elle les cimente et les domine par le principe supérieur de la conscience, et elle se critique elle-même par cette puissance de réflexion et de ré-examen qui, par la conscience de la conscience, en fait la méthode des méthodes.

VIII.

Les principaux *caractères* de cette méthode sont les suivants :

Elle est ancienne en fait, mais *nouvelle* comme doctrine. Tous les vrais critiques l'ont employée, mais il restait à en acquérir la conscience. En fixant le problème et en dévoilant le besoin, nous l'avons définie.

[1] L'évidence de ce fait est surtout frappante dans la discussion provoquée par les ouvrages de M. Ch. Darwin, sur la question des espèces. *(Note du Rapp.)*

Elle est vraiment *critique*, car elle examine le problème; elle est un examen de l'examen, un jugement du jugement, une conscience de la conscience.

Elle est franchement *humaine*, parce qu'elle embrasse tous les éléments de l'esprit, tous les besoins spéculatifs et moraux. Elle n'est ni une raison pure, ni une raison pratique; elle est une raison humaine.

Elle est *générale*, *universelle*, car elle envisage le passé dans l'histoire du problème, le présent dans ses éléments, et l'avenir dans sa solution.

Elle est *pratique*, car elle tient compte de l'histoire, des besoins, de la liberté, de la vie, de l'activité et du progrès.

Elle est *intérieure* et ne peut s'inspirer ni se communiquer du dehors. La méthode ne s'apprend pas.

Elle est *vivante*; elle ne s'immobilise ni dans l'*absolu*, ni dans le *relatif*, ni même dans le *devenir*.

Dans le monde des abstractions, la méthode de Hegel est la plus parfaite; mais comme elle oublie la vie, elle nous conduit au néant. La méthode critique nous sauve du néant et nous place en pleine vie.

Elle est essentiellement *morale*; car elle se fonde sur la conscience, sur le *nosce te ipsum*, sur les besoins moraux, en même temps que sur les besoins intellectuels, sur la notion du devoir, sur la volonté, qu'elle ramène, sur l'activité, qu'elle encourage.

Elle est *libérale* et *sociale*, parce qu'elle réunit l'élément rationnel, l'élément social et l'élément artistique. Elle est donc la synthèse de la science de l'activité et de l'art dans la liberté.

Elle est éminemment *personnelle*, en ce qu'elle met en œuvre toute l'énergie individuelle, ce qui la rend ennemie de la pédanterie et de l'esclavage.

Elle est hautement *scientifique*. Comme l'élément critique est le fondement de la vie rationnelle, la méthode critique est le fondement commun des sciencees. Elle est donc *encyclopédique*.

Elle est fortement *organisatrice (architetta)*. En posant le fondement, elle trace le plan de l'œuvre. Elle est donc une méthode de construction.

Elle est *facile*, la plus facile des méthodes, parce qu'elle est spéciale et humaine, parce qu'elle jaillit du cœur de l'homme et des entrailles du problème, parce qu'elle est l'expression d'un besoin.

Elle est *sérieuse* et proscrit toute légèreté ou superficialité, par la raison qu'elle est morale. Sa source, la conscience, sa nature, le

ré-examen, son but, la solution du problème, tout concourt à en faire la plus grave des méthodes.

Enfin elle est *progressiste*, c'est-à-dire qu'elle ne croit jamais avoir atteint le terme de ses investigations, qu'elle ne s'endort pas sur ses lauriers, qu'elle tend toujours vers une plus complète réalisation de son but, la juste application du problème.

IX.

Etant donnés le génie et la méthode critiques, que sera la *critique comme science?*

Elle ne sera pas une simple formule, une règle froide et nue; elle sera une science véritable, consciente et pratique; consciente parce qu'elle se souviendra de la méthode; pratique parce qu'elle visera à la solution du problème.

Elle ne sera pas une pure dissertation; elle sera concluante. Qu'elle examine le problème général de la critique, ou l'un ou l'autre de ces problèmes particuliers, *la possibilité d'une science* ou *la valeur d'une œuvre*, elle voudra conclure, elle conclura.

Elle ne sera pourtant pas dogmatique, car les problèmes ouvrent devant elle le champ du possible, et tournent ses yeux vers l'avenir. Le sentiment de la *possibilité* la préservera à la fois du dogmatisme et du scepticisme.

Elle ne séparera pas la vérité scientifique de l'individualité, de la volonté, de la raison et de l'activité humaines, des besoins moraux, intellectuels et pratiques, du sentiment, de la pensée et de l'action, car la vérité et la personnalité se réunissent dans la critique.

Elle ne séparera pas non plus la personnalité de l'humanité. Si elle étudie les individus, ce sera pour y trouver l'humanité, et dans les besoins personnels elle sentira battre le cœur de l'homme. Elle échappera ainsi à l'égoïsme philosophique. Elle sera vraiment humaine.

Etant donné un problème, la critique devra d'abord chercher la méthode pour le résoudre. Celle-ci ne sera autre que la première méthode qu'il faudra reconstruire et appliquer. La critique science est donc aussi un ré-examen, puisque dans chaque cas elle doit reconstruire sa méthode.

La méthode étant reconstruite, la critique devra examiner le problème. Cet examen devant produire la conscience du problème,

est aussi un ré-examen. Il y a dans la critique un double ré-examen, celui de la méthode et celui du problème donné, une double *réflexion* qui produit une pleine conscience, et qui identifie la critique science avec sa propre méthode.

Le problème étant examiné, la critique devra suivre pour le résoudre un procédé moral en harmonie avec la conscience morale, puisqu'il s'agit de répondre à des besoins moraux.

Elle devra réunir au procédé moral le procédé scientifique, car la moralité et l'idée sont inséparables. La raison spéculative et la raison pratique ne sont qu'une seule et unique raison. C'est pour avoir voulu les séparer que Kant se mit dans l'impossibilité de résoudre le problème de la critique. La vraie critique ne l'imitera pas. Son procédé sera humain.

Avec un tel procédé la critique devra viser au but, la solution du problème. Elle devra donc sentir l'élément et le besoin de l'action. L'esprit a déjà agi pour acquérir la conscience du problème, il agira encore pour le résoudre. La critique aura la conscience de ce travail et sera active. Elle le sera souvent avec art, car le besoin humain est poétique en lui-même, et cela constituera la variété et la beauté de la critique.

Elle ne sera pourtant pas la *critique pour la critique*, ni l'*art pour l'art;* mais elle visera à des résultats utiles et positifs, conformes à son origine morale, à la gravité des problèmes qui s'imposent à elle, et à l'urgence des besoins qu'il s'agit de satisfaire. La haute mission de la critique en constitue la grandeur, mais aussi la responsabilité.

Appliquée aux œuvres scientifiques et artistiques, la critique, ainsi comprise et ainsi pratiquée, y recherchera la manifestation des besoins moraux, scientifiques et artistiques, et les comparant avec les besoins de l'humanité, trouvera aisément la méthode des auteurs et jugera par là de la valeur de leurs travaux au point de vue de la solution des problèmes et de l'influence que ces œuvres peuvent exercer dans le monde.

Tels sont les éléments constitutifs essentiels de la critique comme science.

X.

La critique, une fois constituée scientifiquement, peut et doit s'appliquer à toutes les sciences. L'application à la *religion* est en même temps la plus importante et la plus difficile.

Y a-t-il un besoin religieux? En fait de religion, qu'y a-t-il en dehors du christianisme? Que contient et que produit le christianisme? Telles sont les principales questions contenues dans le problème critico-religieux. Un écrivain italien a dit : « Le vrai problème du dix-neuvième siècle est tout entier dans les relations du christianisme avec la critique. »

Il y a un besoin religieux qui est au-dessus de la raison, et que celle-ci ne peut ni créer ni détruire. D'où vient ce besoin? Les uns l'expliquent par l'élément surnaturel, l'absolu, les autres par l'élément relatif, la nature. La critique doit rapprocher ces deux éléments, les réunir dans le *besoin*, et montrer que l'homme n'en trouve l'application qu'en s'élevant au principe premier.

Il y a deux espèces de critique religieuse : la critique dogmatique, qui impose au nom de l'autorité, et la critique négative, qui rejette tout au nom de la raison. La vraie critique part du besoin religieux qu'elle trouve fondé dans la nature morale de l'homme, et cherche la solution du problème. Sa règle est celle-ci : Que rien ne s'explique *à priori* par le surnaturel et qu'il faut partir des besoins de l'homme pour remonter à Dieu. Ce n'est donc ni le surnaturel, ni la nature qui constituent la force de la méthode critique, c'est leur union dans l'idée morale.

En dehors du christianisme, aucune religion ne peut satisfaire ce besoin, car, ou elle l'exagère, ou elle l'amoindrit. L'exagération produit le paganisme, le pharisaïsme, le mysticisme, la superstition, l'autorité théologique et l'esclavage religieux. L'amoindrissement produit ce qu'on appelle la religion naturelle, le déisme, qui n'est pas une religion, et l'indifférence, qui est la négation de la religion. Ainsi, altérer le besoin, c'est altérer la religion elle-même.

Le christianisme répond seul à ce besoin; aussi est-il la seule religion digne d'être discutée, qui accepte la discussion et qui repose sur la critique. Il répond aux besoins religieux, parce qu'il répond aux besoins moraux; il réveille même le besoin moral.

Quel besoin la Parole biblique engendre-t-elle en l'homme? Voilà la première question critico-religieuse relative au christianisme.

Elle n'y produit pas seulement le sentiment de la faiblesse, du péché, et le besoin de la réconciliation, du pardon; elle y fait naître la conviction de la corruption morale, de l'incapacité à faire le bien, de la prédominance du mal en nous, sentiment qui est développé par la Loi et qui développe à son tour le besoin de la délivrance, si admirablement exprimé dans le chap. VII de l'épître aux Romains. Ce besoin repose sur la conscience morale, mais la

Parole biblique le réveille; elle crée en nous le sentiment de la mort et le besoin de la vie spirituelle; elle engendre la lutte entre le bien et le mal sur le terrain du cœur, et y développe le désir de la victoire du bien.

Comment le christianisme répond-il à ce besoin? En révélant l'amour de Dieu. « *Dieu est charité.* » Et comme cette charité s'adresse à un mort, elle doit le ressusciter, elle le ressuscite. Telle est la nécessité de l'intervention divine, la source du surnaturel chrétien. Cette révélation est en Christ; elle n'est pas dogmatique, elle est personnelle et vivante. Christ est la manifestation de Dieu à la conscience; il est Emmanuel, Dieu avec nous. Jésus n'est pas seulement un moyen de salut, il est le salut, car il est le chemin, la vérité et la vie. Uni à Christ par la foi, l'homme naît à une nouvelle vie et devient un homme nouveau. « *Celui qui croit en moi a la vie éternelle.* » Christ enfin accomplit l'œuvre du salut; il obéit à la Loi, il la satisfait, et nous acquiert ainsi une liberté nouvelle, qui naît de la réconciliation de la conscience avec Dieu, et qui donne naissance à un nouvel amour. Telle est la réponse qui ressort du christianisme tout entier, et voici ce qui en résulte.

Le christianisme est la vraie religion, parce qu'il est la synthèse du besoin moral et religieux, et de l'amour de Dieu qui y répond.

Le surnaturel n'est que l'amour et la liberté de Dieu manifestés en faveur de l'homme.

Le salut est moral et l'expiation est la critique du mal.

La Parole biblique qui nous annonce le salut est éminemment critique (Héb. IV, 12).

La Bible possède une admirable unité : l'Ancien Testament est une œuvre de préparation, et le Nouveau Testament une œuvre d'accomplissement pour le même salut.

La victoire finale de Christ sur le mal est le but du christianisme.

Le christianisme n'est pas un dogme, mais un fait, et la foi n'est pas une adhésion intellectuelle, mais un rapport personnel et moral avec Christ.

La foi est individuelle, et non collective ou nationale.

La foi réfléchie et consciente est le résultat de la critique religieuse.

Ce qui sauve, ce n'est ni la foi, ni l'œuvre, mais l'amour de Dieu en Christ que la foi reçoit et que l'œuvre glorifie.

La vraie apologétique doit commencer par montrer les besoins

de l'homme, puis présenter l'amour de Dieu comme pouvant les satisfaire ; ces deux preuves sont les plus fortes.

Les preuves externes sont impuissantes à convertir et à convaincre.

Les miracles sont le signe, non la substance de la révélation.

La puissance de la résurrection de Christ réside, non dans le miracle extérieur, mais dans la victoire morale sur le mal.

Les preuves internes, parce qu'elles sont morales et conscientes, appartiennent en propre au christianisme, et manifestent sa profonde vertu critique.

L'apologétique, pour être critique, doit donc montrer que le christianisme possède dans la personne, la parole et l'œuvre de Christ tout ce qui est nécessaire pour répondre aux besoins religieux de l'homme.

D'après tout cela, la critique est en droit de conclure, avec un philosophe éminent, que le christianisme se fonde sur une nécessité éternelle.

Cette application de la critique à la religion nous amène donc à ce triple résultat critique :

Le besoin religieux est à la base de la religion.

En dehors du christianisme il n'y a pas de religion, parce que, partout ailleurs, le besoin religieux est impuissant ou faussé.

Le christianisme seul réveille et satisfait le besoin religieux, et c'est en cela qu'il est la vraie religion.

XI.

L'application de la critique à la *philosophie* est la plus vaste. Il faut examiner ici :

La nature et l'importance du besoin qui pousse à la *science première ;*

Les méthodes employées pour répondre à ce besoin ;

L'état de la philosophie relativement à ce besoin ;

Ce qu'il reste à faire.

Toutes ces recherches sont contenues dans le problème : *La science est-elle possible* ?

Le besoin philosophique est important ; il n'est pas purement spéculatif, il est aussi moral. Le besoin spéculatif et le besoin moral sont identiques. Leur connexion se voit surtout dans la criti-

que philosophique. Le besoin philosophique est critique; c'est un ré-examen. Il contient la critique du sens-commun, des sciences secondaires, de l'histoire de la philosophie, du scepticisme et de l'indifférence métaphysique, critique qui est toute contenue dans cet aphorisme : La raison a besoin d'une science première.

Le besoin de la science pousse à la méthode. Quelles méthodes a-t-on employées ? Quelles méthodes faut-il employer ? L'histoire de la philosophie, en montrant comment s'est manifesté le besoin, répond à ces questions. L'histoire de la philosophie doit avoir elle-même une méthode adéquate à son but, et elle la trouve dans le besoin de la raison. Le besoin la crée, la raison en prend conscience, le génie l'applique. Or, en étudiant méthodiquement l'histoire de la philosophie, que trouve-t-on ? Le résultat critique de l'histoire est que chaque période philosophique s'ouvre par le dogmatisme et se ferme par le scepticisme, sans que ni l'un ni l'autre remporte jamais la victoire; — que l'un est la critique de l'autre; — et que cette lutte pose le problème de la possibilité de la science première.

Et en étudiant méthodiquement l'histoire des méthodes qu'aperçoit-on ? Que l'esprit humain a toujours suivi les trois méthodes expérimentale, spéculative et mixte; la première qui néglige la pensée, par laquelle elle se sent dépassée; la seconde qui se voit débordée par les faits qu'elle ne peut expliquer; la troisième qui n'étant qu'un accouplement syncrétique des deux autres, ne peut saisir le problème dans son unité. On peut conséquemment les réduire à deux : la méthode des sensations et la méthode des idées. Ces deux moyens étant épuisés, de l'aveu même de la science, faut-il conclure, avec Buckle à l'impossibilité de la science ? Non, la méthode critique qui comprend l'élément expérimental et l'élément spéculatif, les surpasse, les unit dans la conscience du besoin, et les applique au problème ; cette méthode, éminemment critique, fonde la possibilité de la science.

L'étude du besoin nous fait connaître l'état de la philosophie en nous dévoilant :

que la philosophie naît d'un besoin moral et non de l'étonnement, de l'amour du merveilleux, comme le pensent Platon, Aristote et Hegel ;

que la philosophie n'est pas une poésie sophistique, comme le dit Montaigne, mais le fruit de la conscience morale ;

que l'étude de l'histoire rend le besoin plus conscient et le problème plus clair.

Le besoin fait connaître en même temps sa puissance, son but et les moyens dont il dispose pour le remplir.

Que reste-t-il donc à faire ? Poser le problème : La science première est-elle possible ?

Qu'est-ce que la science première ? Comme la science s'applique à la vie universelle, le problème revient à connaître la vie. L'intelligence rationnelle de la vie constituera la science, dont le problème est la critique. Une telle intelligence est-elle possible ? Ce problème n'est pas seulement métaphysique, il est aussi moral. La science se fonde sur l'identité du rationnel et du moral ; l'homme est une vie et aspire à la vie. La vie embrasse le fini et l'infini.

Qu'est-ce que l'infini ? Est-ce un principe ? Est- ce un développement ? Est-ce un être, et un être libre ? Cette question constitue un des points cardinaux de la science. Or l'infini dans la vie ne peut être que le créateur de l'univers ; et cette réponse est un point de contact entre la critique et le christianisme. La science première est donc l'accord entre la vie finie et la vie infinie. Le fini et l'infini ne sont pas seulement des idées unies par un fil logique comme dans le panthéisme, ce sont des faits, des besoins moraux. Les rapports entre le moi et l'infini ainsi compris constituent la science première. Il y a donc une science première, parce qu'il y a un problème fondamental concernant la vie universelle. La science première est donc possible ; elle est le développement de cette vérité que l'homme est une vie consciente, intelligente et libre qui tend à son complément dans l'harmonie de la vie universelle. Il y a donc une science philosophique parce qu'il y a un problème métaphysique-moral ; il y a un tel problème parce qu'il y a une méthode critique ; et cette méthode existe parce qu'il y a un besoin philosophique. Le besoin, la méthode et le problème sont métaphysiques et moraux, métaphysiques parce que l'homme est un être moral, moraux parce que l'homme est un être rationnel ; mais ils ne sont que cela. Il n'y a pas de besoins ou de problèmes cosmologique, métaphysique, idéologique, isolés. Il n'y a qu'un besoin, le besoin moral, qu'une méthode, celle de la conscience, qu'un problème, celui de la vie. Voilà ce qui fonde la science et lui donne son unité. Le besoin moral étant à la base est à la fois la racine, la méthode et la critique de la science première.

L'application de la critique à la philosophie est donc importante, puisque la critique fonde la philosophie.

XII.

Appliquée à l'*esthétique*, la critique nous montre tout d'abord que l'art existe avant la théorie de l'art et que le besoin de l'idéal, le sentiment du beau et la conscience téléologique de sa propre mission sont les fondements de l'esthétique. On a dit que le règne de la critique marque l'interrègne de l'art. Cela ne peut se dire que de la mauvaise critique. La vraie critique naît au sein des plus belles productions et les favorise. Diviser ou confondre la critique et l'esthétique c'est préparer la décadence de l'art, car c'est la critique, conscience réfléchie du beau, qui doit débarrasser l'art des éléments étrangers qui ne le déparent que trop souvent.

L'art a été symbolique en Orient, classique dans le monde grec, romantique dans les temps modernes. Le symbolisme ne contient pas de critique; le classicisme contient une critique extérieure; le romantisme manifeste une critique intérieure. L'origine du romantisme est due à la critique, qui l'a trouvé dans les relations les plus intimes de l'homme avec son idéal puissamment développé par le christianisme. On dit que les beaux-arts doivent moraliser; la critique va plus loin: elle proclame l'union intime de l'élément esthétique et de l'élément moral, du beau et du bon, parce que le beau est un élan vers un idéal qui élève l'âme, une victoire sur la matière, parce qu'il développe la personnalité et la conscience de l'artiste, parce qu'il est intimement uni à tous les autres sentiments, surtout avec le sentiment moral, enfin parce qu'il atteste un degré sensible de liberté individuelle et nationale. La critique a pour mission de réclamer la réalisation de toutes ces conditions du beau, pour le rapprocher toujours davantage de son idéal moral. Klopstock a dit: « Le poëte en sait plus que l'auteur d'une poétique. » Ajoutons: « Le critique doit en savoir plus que le poëte, » car il doit contempler en lui l'action intime du principe moral. Si l'artiste a conscience de cette action, il devient critique et contribue à l'éducation nationale.

La critique esthétique ne procède ni par voie de comparaison ni par voie de contraste, car elle s'appuie sur les principes et particulièrement sur le principe supérieur de *la recherche de l'idéal.* Le classicisme voit l'idéal dans la victoire sur la matière et dans l'harmonie avec la nature; le romantisme sent la contradiction et voit l'idéal dans la lutte. L'art chrétien sent aussi l'antagonisme et cher-

che l'harmonie dans l'union du divin et de l'humain. La critique doit tenir compte de tous ces éléments pour s'élancer d'un vol libre vers l'idéal suprême. Le deuxième commandement de la Loi n'est point opposé aux beaux-arts; au contraire, en proscrivant le culte des images, il montre combien l'homme est supérieur à la matière.

Il y a deux méthodes esthétiques : la méthode classique d'observation, et la méthode romantique de création. La méthode critique les réunit, sauvant à la fois l'histoire et la liberté. L'esthétique est donc la critique philosophique de l'art. Voici la règle fondamentale : « L'art ne doit se sacrifier à rien, et rien ne doit lui être sacrifié. » Développer et élever l'homme par le moyen du beau, voilà le but de la critique esthétique.

XIII.

Appliquée à l'*histoire*, la critique nous la présente avant tout comme nécessaire, par la raison que l'homme et l'humanité ne peuvent se connaître qu'en s'observant l'un dans l'autre. Les uns enseignent que l'histoire doit suivre certaines formules convenues; d'autres veulent que l'histoire soit le simple exposé des faits sans méthode rationnelle. Les premiers la confondent avec la philosophie, les seconds l'en séparent. La critique examine les formules et les faits, unit la philosophie à l'histoire, et harmonise le monde des idées avec celui des événements. Le principe est un fait, le fait révèle un principe; l'histoire est donc à la fois rationnelle et expérimentale. L'histoire dévoile le mouvement critique du monde. D'un côté, notre époque est celle de l'histoire parce qu'elle est celle de la critique; d'autre part, si la critique a acquis de nos jours un si grand développement c'est à l'histoire qu'elle le doit. Pas de critique sans histoire, pas d'histoire sans critique. Le meilleur champ pour les applications critiques est sans aucun doute celui de l'histoire. Le dogmatisme, qui voit en tout des idées immobiles, propose la méthode *absolue*; le scepticisme, qui aperçoit partout des faits mutables, préfère la méthode *relative*. La vraie méthode historique sera la méthode *critique*.

L'application la plus nette de la méthode relative se manifeste dans la *statistique*, qui est le rapprochement des faits. Or la statistique révèle par l'étude des faits les lois organiques de l'histoire. Elle est plus qu'un *état comparatif*, elle est un procédé critique, une

méthode. La science n'est pas le résultat de la statistique, elle la gouverne au contraire et en forme la méthode. On ne peut être fort en statistique sans être fort en histoire, tout comme on ne peut connaître à fond l'histoire d'une nation sans être versé dans l'histoire universelle. Aug. Schlösser disait : « La statistique est une histoire qui s'arrête ; l'histoire est une statistique qui marche. » Nous compléterons cette pensée en disant : « L'histoire et la statistique sont une critique qui s'arrête, la critique est une histoire et une statistique qui marchent. »

L'application la plus rigoureuse de la méthode absolue se rencontre dans la *philosophie de l'histoire.*

Nous avons vu dans l'*Histoire de la critique* que la philosophie de l'histoire n'est pas encore critiquement une science, et que pour la rendre telle il faudrait avoir une critique de la philosophie de l'histoire. Cette critique, réunissant aux lois de la conscience et à l'action de la Divinité dans l'histoire les faits qui sont le fruit de la liberté humaine, s'élèverait à un principe supérieur, le principe moral, et poserait ce problème : Comment et dans quelle mesure le principe moral s'est-il critiquement manifesté, et a-t-il agi dans l'histoire de l'humanité ? Or ce problème ouvre la porte à une investigation universelle des faits, et sert d'autre part à l'épuration d'une foule de faits altérés. La philosophie de l'histoire devra expliquer tout ce qui touche à la moralité, à la liberté, au progrès, à la science, à la sagesse, à la vertu, à la civilisation et à leurs contraires ; elle devra même redresser la conception erronée de chacun de ces éléments. Elle enseignera donc à écrire l'histoire à la lumière du principe moral critiquement conscient ou consciemment critique (*ridotto a coscienza d'esser critico*), considéré non pas comme un précepte, mais comme un principe vital agissant dans le monde. Pas de civilisation, pas de progrès sans liberté ; mais pas de liberté sans moralité. De même pas de philosophie de l'histoire sans le principe critique-moral. Ce principe donc, réunissant les lois et les faits d'une manière non syncrétique mais vivante, fonde la *philosophie de l'histoire* qu'il réunit ainsi à la *statistique* pour créer l'histoire elle-même.

L'histoire est l'explication rationnelle, religieuse, civile, artistique et progressive de l'humanité, explication provoquée par le principe moral et soumise à son jugement. L'homme moral et la providence morale agissants dans la liberté, voilà ce qui fait le fond et la beauté de l'histoire. Si, selon l'expression de M. Bersot, « la *Vie de Jésus*, de M. Renan, flotte constamment entre la science

et l'art, » c'est que M. Renan ne s'est pas posé le problème : Qu'y a-t-il dans le Christ historique qui l'unisse à l'humanité telle qu'elle se manifeste dans l'histoire ? Or le Christ et l'humanité ne se peuvent comprendre qu'au moyen du principe moral devenu critique. Ce principe donné par le besoin moral et formulé par la critique est donc la lumière de l'histoire.

XIV.

La critique s'applique encore à d'autres sciences, soit qu'elle entre dans leur formation, soit qu'elle explique leurs rapports avec l'homme. Elle s'applique en particulier aux *sciences naturelles*, à la *morale*, au *droit* et à l'*encyclopédie*.

Nous avons vu dans le premier livre que les *sciences naturelles* ne sont pas le fruit de l'expérience seule mais aussi de l'examen critique. En effet la critique pénètre et agit dans la constitution même de ces sciences. C'est par la critique que la chimie a succédé à l'alchimie, et l'astronomie à l'astrologie. Les sciences naturelles contiennent deux éléments : la nature et l'homme. L'homme est le sujet, la nature est l'objet de la critique. Les découvertes sont tout autant de preuves de l'esprit critique. Toute grande idée, toute loi nouvellement connue est la critique du passé. Les systèmes des naturalistes sont la critique les uns des autres. La méthode expérimentale, si prônée dans ces sciences, ne peut fonctionner, ni même exister, sans la critique des idées, de la nature et de l'observation elle-même. L'idée des *lois* est éminemment critique. « In hâc philosophiâ leges deducuntur ex phenomenis et redduntur generales per inductionem. » (*Newton.*) La critique remplit les sciences naturelles; elle brille dans les généralisations, dans l'idée des forces, dans les relations établies entre les forces, dans les lois d'affinité, de transformation, d'influence, dans les travaux de comparaison et de classification, dans l'organisation de ces sciences, et particulièrement dans la science naturelle générale. La critique analytico-synthétique est donc la base nécessaire de l'étude de la nature. Dans leurs rapports avec l'homme les sciences naturelles dépendent encore davantage de la critique. Il y a deux méthodes : celle des *moralistes*, qui admettent l'existence d'une raison supérieure dirigeant la vie universelle de la nature, et celle des *vitalistes*, qui, plaçant la vie dans la nature elle-même, tendent au matérialisme et au panthéisme. La méthode critique les accueille

l'une et l'autre dans ce qu'elles ont de vrai, mais les subordonne à un principe supérieur, le principe critique-moral, conscient en Dieu et en l'homme, et dirigeant la vie universelle dans la liberté. Ainsi la critique rattache les sciences naturelles à la morale. La double action corrective et impulsive que les sciences naturelles exercent les unes sur les autres ainsi que sur les sciences en général, atteste au plus haut degré le travail critique. L'influence qu'elles ont sur l'esprit, le cœur, la vie entière, l'art et la civilisation, dénote qu'il y a dans l'homme comme être moral une critique suprême de la nature [1].

La critique scientifique est donc la base organique des sciences naturelles.

L'application de la critique à la *morale* et au *droit* est peut-être la plus importante.

Nous avons vu l'identité de l'élément rationnel et de l'élément moral; nous verrons ici l'identité de l'élément moral et de l'élément critique. L'homme est un être critico-moral. Le problème en morale est donc celui-ci : Quelle est l'action critique que le principe moral exerce sur la vie ? Or ce principe n'impose pas seulement les devoirs, il veut l'empire de la conscience sur tout notre être. La séparation, opérée par la philosophie et la théologie dogmatiques, entre la morale et le principe critique qui en fait la force, est la cause de la sécheresse universelle des études morales. La morale, comme science, plonge ses racines dans le principe critico-moral. Elle repose donc sur la critique scientifique.

Il en est de même du *droit*. Le droit se distingue de la morale, et cette distinction est profondément critique. C'est en la maintenant que les jurisconsultes ont empêché la totale confusion entre la loi civile et la loi religieuse, entre l'action sociale et la philosophie sociale, entre le droit et le devoir. Mais ce que la jurisprudence a trop oublié, c'est que cette délimitation du droit dépend de la cri-

[1] Ces dernières observations sont vraies surtout pour les sciences archéologiques et paléontologiques, l'archéologie, l'ethnologie, la géologie, la paléontologie proprement dite et la paléontologie du langage, soit parce que ces sciences ont grandement influé et influent les unes sur les autres, soit parce qu'elles se corrigent incessamment et réciproquement, soit enfin parce que leur action sur la civilisation est et doit être de plus en plus profonde. Voir à ce sujet les articles de MM. *de Saporta* et *Quinet* sur la *Paléontologie appliquée à l'étude des races humaines*, et sur la *Géologie appliquée aux Sciences et aux Arts*. (*Revue des Deux-Mondes*, 15 Août et 15 Novembre 1868.)
(*Note du Rapp.*)

tique morale de l'homme social. Cette critique nous défend d'imposer légalement une obligation, un devoir quelconque, en dehors des limites de la vie civile. Le fondement critique du droit est donc la juste notion du devoir. Sans devoirs point de droits. Les devoirs sont donc les éléments critiques qui servent à fixer le droit. La critique du droit ne contient donc pas seulement la critique des lois, de l'histoire des législations, et de la raison juridique et sociale, elle contient aussi la critique de l'essence du droit, de ses limites comme de ses fondements. Elle répond à ce problème : A quel élément critiquement moral correspond le droit? La morale comme le devoir précède donc le droit; celui-ci découle de la morale. La séparation du droit et de la morale est aussi nuisible que leur confusion; celle-ci engendre la rigueur, celle-la l'indifférence légales. La lutte entre le droit et l'équité révèle admirablement l'action critique du principe moral et la sagesse critique de la jurisprudence qui en a tenu si grand compte. Le progrès du droit est en raison directe de la place donnée à l'élément critico-moral.

L'école historique et l'école philosophique ont l'une et l'autre fait preuve de sagacité critique dans les détails; mais l'école critique, qui a montré le rapport critique entre le droit et le devoir, entre la morale et le droit, peut seule pousser la jurisprudence dans le chemin du progrès à la conquête de son idéal. « La avoction de notre siècle, pour la jurisprudence, ne peut s'accomplir sans la critique. » (*Savigny.*)

L'*encyclopédie* est critique, et la *critique* est encyclopédique. La critique s'applique donc à l'encyclopédie. Celle-ci n'est pas seulement un besoin, le besoin d'élargir les connaissances, de montrer les rapports des sciences entre elles, de réagir contre le fractionnement scientifique; elle a une essence critique en ce qu'elle est un *ré-examen :* ré-examen de chaque science et ré-examen de la science. Sans critique, l'encyclopédie serait superficielle ou confuse, que dis-je? elle n'existerait même pas. La critique a donc donné naissance à l'encyclopédie; toutefois, on a plutôt appliqué la critique à chaque branche qu'à l'ensemble de l'encyclopédie. La critique doit donc poser le problème : Quel est l'ordre des sciences? Comment une encyclopédie peut-elle s'exécuter? Quelle est son action sur la société? Le principe critico-moral peut seul répondre. Seul aussi il pourra donner à l'encyclopédie son unité dans la variété, comme l'a montré en partie l'*Encyclopédie* française. Il fournira la méthode d'exécution. Il fera surtout que l'encyclopédie corresponde aux besoins de l'esprit et de la société.

Le principe critique, élevé à la puissance morale, sera donc la loi organique et motrice de l'encyclopédie.

XV.

En conclusion : Comment la critique peut-elle aspirer au titre de science ? En acquérant conscience de ses rapports avec l'esprit humain, c'est-à-dire en cherchant une méthode qui lui appartienne en propre.

Quelle est la méthode spéciale de la critique? Celle qui naît du besoin critico-moral développé par le sentiment du problème, qui est le reflet de l'esprit tout entier avec tous ses éléments moraux et intellectuels.

Comment cette méthode fonde-t-elle la critique ? Dans le besoin moral, l'esprit se développe en aspirant à une conception supérieure, il pose le problème. Le problème est un développement conscient du besoin qui s'affirme, et devient ainsi l'objet de l'étude. Le développement de ce qui est contenu dans le problème, c'est la critique.

Quel est l'instrument de la critique ? Il est identique à son objet; c'est l'esprit tout entier, la raison humaine.

Quel est son procédé ? Elle embrasse le passé de l'esprit, d'où dérive le problème, le présent qui est l'expression même du problème, et le futur qui indique la portée téléologique du problème.

Avec une telle méthode, un tel instrument et un tel procédé, qu'est-ce au fond que la critique science? Cest un ré-examen, une pensée de la pensée, un jugement du jugement, une conscience de la conscience.

Comment la critique s'organisera-t-elle rationnellement comme science? En discernant dans le besoin, sur lequel tout repose, l'intime union, l'identité des éléments métaphysique et moral, et celle des éléments moral et critique. L'école moraliste qui exalte la vertu, et l'école rationaliste qui prône la raison, se trompent également. La critique-science réunit la raison et la vertu dans la *conscience* humaine. Cette critique, doublement consciente, sera aussi doublement consciencieuse. Elle ne laissera de côté aucun des éléments de l'esprit, et ainsi s'organisera toujours mieux.

Une fois organisée, que fera-t-elle ? Elle s'appliquera à toutes les sciences, et dans toutes provoquera la même union. Elle unira : en religion, Dieu et l'homme pour avoir la vie éternelle ; en philo-

sophie, le fini et l'infini pour saisir l'unité universelle; en esthétique, le réel et l'idéal pour conquérir le beau; dans l'histoire, les principes et les faits pour trouver la vérité; dans les sciences naturelles, les lois et les phénomènes pour découvrir l'harmonie du monde; dans la morale et la jurisprudence, le droit et le devoir pour obtenir la justice et la vertu; enfin dans l'encyclopédie, l'unité et la variété pour arriver à la science universelle. Dans son application aux œuvres de la science et de l'art, la critique ne fera que répéter le même travail en s'appuyant sur les mêmes principes.

La critique est donc le fondement de toutes les sciences et la clef de tous les problèmes. La critique est la méthode des méthodes, la discipline des disciplines, la science des sciences. Comme l'usage commun de la critique élève l'homme au-dessus des autres créatures, ainsi l'usage de la critique scientifique doit élever le sage au-dessus du commun des hommes.

Oscar Cocorda.